

Dr. J. C. Zimmermann

Hanover 1. Fevrier 1788.

Je vous remercie bien cordialement, mon
cherissime General, pour votre obligeante
lettre du 15. Janvier, que je n'ay recüe
que le 29.

Vous m'avez fait mourir de rive avec
les raisons que vous avez puisées dans Sha-
kespear, pour me prouver qu'une Femme
qui vous conviendrait, seroit la Pierre
philosophale. Croyez-moi, que dès que
vous le voudrez bien, vous la trouverez
cette Pierre là.

Quand vous aurez lu mon ouvrage sur
Frédéric, vous penserez peutêtre, qu'on remar-
que, sans que je le dise, que je suis malade
aussi souvent que j'écris pour le Public. —

Dr. J. C.

Quoi qu'il en soit, je me flatte pourtant que cet ouvrage vous fera aussi rire par cy par là.

Vous êtes bien bon, bien obligeant et bien gracieux de ce que vous avez bien voulu parler au Roi de cet ouvrage, et m'obtenir la permission d'oser en envoyer un exemplaire à Sa Majesté. La réponse du Roi est tout ce qu'on peut imaginer de plus aimable. Je vous ferai donc parvenir par M^r. de Hinüber, ~~ces~~ trois exemplaires, un pour vous, un pour le Roi, et un pour le Duc de York. Mais cela ne pourra se faire qu'au mois d'Avril. J'accompagnerai l'exemplaire pour le Roi et pour le Duc d'une petite lettre, si vous croyez que cela ne sera pas mal pris, et

si J
n'en v
Je
ve vou
plaire
que je
regarde
à Sa
avouer
peu
de pr
sages
à vos
une A
n'est
conn

Dr. J. C. Zimmermann

si vous ne me dites pas expressement de
rien venir faire.

Je ne puis, mon cherissime general, sui-
vre votre conseil ~~de~~ d'envoyer aussi un exem-
plaire de mon ouvrage à la Reine. Quo-
ique je sois persuadé que les passages, qui
regardent le Duc de York, feroient plaisir
à Sa Majesté, il faut pourtant vous
avouer que quatre ou cinq passages un
peu sottisiers me defendent absolument
de presenter mon ouvrage à la Reine.

Je ne vous citerai qu'un seul de ces pas-
sages, et sûrement je serai justifié aussi
à vos yeux. Occasionnellement je raconte

une anecdote qui n'est point imprimée, et qui
n'est ^{que} connue de très peu de gens. C'est le

passage d'une lettre de la Reine de Prusse,
Epouse de Frédéric 1^{er}, à sa Cousine l'Épou-
se de George 1^{er}, du dépuis Roi d'Angleterre.
La Reine de Prusse dit : " Leibnitz a
" passé hier la soirée avec moi pour ne
" m'entretenir que des infiniment petits.
" Hélas, ma chère, qui peut les con-
" noître mieux que moi ! "

Vous savez, mon cher Général, que
Leibnitz a été notre Newton ; vous sa-
vez ce que c'est que les infiniment petits
en Mathématique ; mais vous ignorés
peutêtre que Frédéric 1^{er}, Roi de Prusse, a
été par sa taille, comme du reste, ~~est~~
un très petit homme ; et vous voyés
par cette anecdote qu'une certaine partie
du corps de ce Roi (que votre pu deur

mêmepeche de nommer) a été, malheu-
reusement pour la Reine son Epouse, in-
finiment pétite!

Vous m'avez bien affligé par ce que
vous me dites du Duc de York, pour la
conservation du quel nous avons si souvent
tremblé l'un et l'autre. C'est un bonheur
étonnant, que malgré tout ce que vous me
dites sa santé est à l'épreuve de tout.

Je n'ay pas manqué, comme vous la
vez désiré, de vous rappeler au souve-
nir de vos anciens amis, et j'ay com-
mencé, comme de raison, par Madame Aud-
lof. Elle m'a dit quelle vous avoit écrit
depuis peu, et il m'a paru quelle attend
votre réponse avec anxiété. J'ay vu des

variations etormantes chés cette Femme dans
 le cours d'une année. Vous scavez quelle
 a eue, il y a bientôt un an, la tête tout
 à fait tournée; lorsque sa raison reve-
 noit, elle est restée pourtant très ^{profondement} melan-
 colique; à cet état succéda une melan-
 colie douce, qui a duré plusieurs mois,
 pendant lesquels j'ay trouvé Madame
 Rudlof beaucoup plus sensée qu'elle ne
 l'a jamais été; enfin cette melancolie
 l'a quittée aussi depuis l'automne passée,
 et depuis tout ce tems, je vous le jure,
 cette Femme (que j'ay vüe très souvent,
 puisque sa Fille ainée est constamment
 malade) est guérie de tous les travers
de son esprit et de tous les défauts de
son caractère. Je n'ay jamais vüe un

exemp
stupéf

ce que
coté à
etoit

d'une

vous a

dans l

à dire

low.

On con

histoi

en vrs

teau

tingen

ché su

dans
elle
tout
reve
ment
plan-
nelan
ois,
ue
ne
colie
massée,
iure,
uvent,
ment
ivers
de
un

exemple pareil ; et je suis d'autant plus
stupéfait de celui-ci, que j'ay crû que tout
ce que cette femme avoit de defectueux à
coté de ses talens et de ses connaissances,
estoit tout à fait incorrigible.

Je ne puis m'empêcher de vous parler
d'une femme tout à fait différente que
vous avez connue aussi, mais non pas
dans le sens de l'Écriture sainte, c'est
à dire de Madame de Hardenberg Revent-
low. Elle est enfin séparée de son mari.
On connoit, à l'heure qui est, toute son
histoire trait pour trait. Elle a vécu
en vraye Messaline. Dans son cha-
teau de Hardenberg, situé près de Göt-
tingen, vingt-cinq Etudiens ont cou-
ché successivement avec elle. Cinq hom-
mes

différens ont couché avec elle à Bronsvic,
dans une seule matinée. Un Serrurier
vint un jour raccommoder une serrure dans son
appartement, elle le trouva de son goût, le
pria de venir avec elle sur son lit, et le
Serrurier n'y a pas manqué. Curiez-vous
jamais crû que ce que les Romains ap-
pelloient favor insatiabilis cunni, iroit
à ce point là dans nos climats?

J'ay remarqué avec le plus grand
plaisir que dans votre lettre vous ne me
parlez point de votre santé. C'est bien
bonne marque. Je suis ravi de vous voir
jouir enfin de ce degré de bonheur que
je vous ai toujours souhaité, et dont je
vous ai toujours crû susceptible, pourvu
que vous soyés de retour en Angleterre.
Adieu de tout mon coeur.

Zimmerman.

Very piquant in
many anecdotes